

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 38

Artikel: Coumeint quiet l'est l'air que fâ la tsanson
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195131>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avons reçu de bonnes nouvelles. Voyez, moi, je suis pas de mauvaise humeur, malgré ma catastrophe dans l'escalier de l'hôtel.

— Quelle catastrophe ?...

— Je vous raconterai ça plus tard ; donnez toujours votre verre, que vous ne buvez rien.

Puis s'adressant à Favey, Grognuz lui dit :

— C'est qu'il ne sagit pas de quien-quierner, beau-frère, le notaire dit que ce mossieu est pressé.

— Oh ! bien, nous avons enco deux jours devant nous... Sais-tu ce que nous pourrions faire ?... Partir après avoir mangé un morceau, et nous arrêter à Lausanne pour voir le Tir cantonal ; on dit qu'il est bien beau.

— Et notre exposition ? fait Grognuz.

— Y a pas grand mal. Dès que nous aurons passé l'acte on reviendra. Nos femmes seront toutes contentes de cette vente épi nous les amènerons avec nous... Bah ! on peut bien les promener une fois par esception. Dailleurs nos biets sont toujours bons, pisque on ne s'en est pas servi.

— Tu as là une chique idée, j'aimerais assez voir ce Tir cantonal. Nous pourrons loger à ce petit hôtel où nous avons couché en revenant du Tir fédéral de Genève, tu sais, sur la place de Saint-François, comment y disent-ils déjà... aux Ménageries...

— Ah ! aux Ménageries, interrompt Favey ; pardine, on y est aux pommes ! Epi, tu sais, ce vin qu'ils appellent du Sainsafe, eh ! quelle fine goutte !

— Aloo !... Ça fait que nous allons vous quitter, mossieu le régent ; à la revoyance, bonne conservation.

— Eh bien, bon retour à la maison, messieurs ; enchanté de vous avoir rencontrés... Demain, je donnerai un coup d'œil à l'exposition, puis... je retournerai sans tarder où le devoir m'appelle... et où j'aurais dû rester... Adieu, messieurs.

(A suivre).

Le gibier s'en va.

Il résulte d'un rapport présenté par la Section de Lausanne à la réunion des délégués des Sections vaudoises de la Diana, que le gibier diminue chez nous, dans des proportions de plus en plus inquiétantes. Et parmi les diverses causes auxquelles il faut attribuer cet état de choses, on cite tout particulièrement les changements notables apportés dans nos procédés de culture et dans l'aménagement des forêts depuis trente ou quarante ans.

« Autrefois, dit ce rapport, les forêts étaient peu ou pas éclaircies. Les coupes annuelles se faisaient en coupes rases,

sur une certaine étendue, et, le plus souvent, il s'écoulait un temps assez long avant que l'on songeât à faire une nouvelle plantation. Framboisiers, ronces, buissons de toutes sortes se développaient à l'envi et formaient des abris aussi sûrs que multipliés pour le gibier et pour une quantité de petits oiseaux, en fournissant aux uns et aux autres le gîte et le couvert.

» Le territoire cultivé, autrement dit les champs, était coupé un peu partout de grosses haies, de pierriers ; les prairies naturelles étaient abondantes et se fauchaient tard. Même dans les prairies artificielles, les paysans laissaient mûrir leur foin avant de le couper. Là encore le gibier et les oiseaux insectivores de toutes espèces abondaient. On trouvait dans la campagne, du lièvre, de la perdrix, des cailles, des alouettes nombreuses, etc.

» Tous ces animaux trouvaient dans nos campagnes à la fois la sécurité dans leurs amours, la table et le gîte, assez longtemps pour que les nichées ne fussent pas découvertes par la faulx.

» Aujourd'hui, les haies ont presque partout disparu ; la nécessité de faire rendre au sol le plus possible a opéré le remplacement des prairies naturelles par des prairies artificielles ; partout l'on a compris la valeur plus grande d'un fourrage fauché dans sa fleur, au lieu d'attendre qu'il ait ressemé ses graines. Plus de haies, plus d'oiseaux chanteurs et insectivores ; la récolte hâtive compromet l'existence de toutes les espèces qui nichent à terre et encore celles-ci sont-elles les moins mal partagées, puisqu'il leur reste encore les moissons, pour peu qu'elles sachent les choisir.

» Les forêts sont tenues comme des parcs ou des promenades, le gibier n'y a plus que des retraites insuffisantes et sa poursuite est devenue d'autant plus facile pour les bêtes de rapine, tandis qu'elles-mêmes sont demeurées au bénéfice de la protection qu'elles trouvent dans leurs terriers ou dans leurs nids inaccessibles. »

A l'occasion des dernières manœuvres et de l'excellent accueil qui a été fait à nos troupes par les populations de la Suisse romande, nous nous plaisons à rappeler ces charmants vers de Paul Déroulède, intitulés : *Le bon gîte*, et tirés des *Chants du Soldat*. Ils sont vraiment tout d'actualité :

« Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela ;
Tu peux laisser tomber la flamme ;
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid. »
Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :
« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi. »

« Bonne vieille, je n'ai pas faim,
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi. »
Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :
« Refais-toi, soldat, refais-toi. »
« Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? Et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi. »
Mais elle, qui n'en veut démodrée,
Place les draps, met tout en ordre :
« Couche-toi, soldat, couche-toi. »
— Le jour vient, le départ aussi. —
« Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gâter, pourquoi ?
Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

De la terre aux étoiles.

Un circuit électrique faisant sept fois le tour de la terre à l'équateur serait franchi en une seconde. Partant de là, M. Robert Ball, américain, suppose des lignes télégraphiques allant de la terre à la lune, au soleil, à certaines étoiles, et mesure les distances de notre globe à ces différents astres par le temps qu'un télégramme mettrait à leur parvenir.

Notre satellite est assez rapproché pour qu'une seconde suffise.

Mais pour le soleil, il s'écoulerait huit minutes avant que l'onde électrique fût arrivée à destination.

Quant aux étoiles... Voici *Alpha*, du Centaure, c'est la plus rapprochée de nous. Le message électrique ne lui arriverait qu'en quatre années !

Et c'est la plus rapprochée !

Il y a des milliers d'étoiles dont la distance est telle, par rapport à nous, que la nouvelle de la découverte de l'Amérique à elles envoyée télégraphiquement au moment même de l'événement ne leur serait pas encore parvenue. Cependant, ces étoiles si lumineuses donnent encore prise à l'observation télescopique. Que dire donc de celles dont l'existence ne nous est révélée que par l'impression qu'elles font sur les plaques photographiques ?

Celles-là, la nouvelle télégraphique de la naissance de Jésus-Christ, supposant cette nouvelle expédiée sur l'heure, il y a par conséquent 1895 ans, courrait encore après elles ; elles n'en auraient pas encore le moindre soupçon !

Et après ces étoiles là ?

Coumeint quiet l'est l'air que fa la tsanson.

Onna demeindze que la jeunesse dè M.... fasai dansi, l'aviont coumeinci d'aboo après midzo et l'arretiront on

momeint, contrè lè chix z'hàorès, po allà goutà. La musiqua medzivè pè la pinta, tandi que lè felhiès et lè valets s'einvitâvont lè z'ons tsi lè z'autro po s'allà goberdzi dè brecés, dè merveiliès, dè tailli ài gracobons, dè búro frais, dè má, dè resegnà et dè tâtra, tot ein bévesseint on écoualetta dè café. L'étiont bin onna dozanna per tsi Taquenet, po cein que son valet, lo Louis, reluquâve la Lizette à Marc, on bon parti; et po ne pas la menâ tota soletta tsi leu, po mareindenâ, l'einvitâ on part dè sè z'amis avoué lâo danchâosès. Lè lurons s'etiont accobliâ avoué lâo pernnettés po la derrâire danse et quand la musiqua botsâ dè djui, l'étiont ti partis dè beinda et à bré.

Après s'étrébin goberdzi et devant dè retornâ dansi, sè miront a contâ d'ai z'histoirès po rirè on bocon et a tsantâ. Lè valets, quand l'étiont solets, tsantâvont, po s'amusâ, onna tsanson qu'on lâi desâi : *Le Cousin Matthieu*, mà qu'étai on pou... grebolua et que n'ousâvont pas tsantâ per devant tot to mondo, po cein que lè feliettés coudeessont ne pas volliâi cein ouûre, quand bin n'iavâi rien dè bin terriblio.

La fenna à Taquenet, la Fanchette, qu'étai on bocon simpietta, et qu'avâi préparâ cé grand goutâ, avâi gaillâ dè pliési à vairè clia jeunesse, surtot la Lizette à Marc ; assebin le lâo z'offrissâi adé cosse et cein po lè gardâ pe grand temps, et coumeint l'amâvè tant ouûre tsantâ, le démandâ à ion dè clliâo valets, on galé luron, que tsantâvè coumeint dâi z'orguès et que fasâi tant bio ouûre, d'en tsantâ iena. Quand on tsantâvè lo chaumo ào prédzo, ye tegnâi lo ténoo et on l'öessâi su lè quattro partiès et la bassa.

La Fanchette, qu'avâi z'ao z'u oïu parlâ dè la tsanson dâo *Cousin Matthieu*, mà que le n'avâi jamé oïu quand on la tsantâvè, fâ à stu valottet :

— Odiuste! tsanta no vâi lo *Cousin Matthieu*.

— Oh! Fanchette, n'oso pas; n'est pas onna tsanson po lè damès.

— Ah bin, se l'est dinsè, t'as bin résoun, mon valet. Eh bin, dis no pi rein qu'le parolès !

La Couronne.

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les libres courses à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules où de si pimpants rouges-gorges, de si séminiantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi les touffes poudreuses de lavande et de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait la côte escarpée d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village, qui l'emmenaient volontiers, aimant le gamin

pour sa figure rieuse, sa gaité primesautière et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis; aussi rentrait-il tête basse, se glissant-il silencieusement par l'huîs entrebâillé et se faisait-il petit, petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gite et faisait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baiser qui pardonne. Alors, cédant à l'élan de son cœur, il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, où les oiseaux chantaien en liberté, et ses bonnes résolutions s'envolaient à leur suite...

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coincider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père, Marius Costulat, était étendu sur son lit; à genoux, à son chevet, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnaît le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement, plus surpris qu'effrayé : son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de la mort.

— Mon enfant, dit Marius en posant sur la tête embroussaillée du blondin ses doigts cailleux d'ouvrier déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gronder à cette heure, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir bénî...

Le père s'interrompit dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que mourir, si ce n'est qu'on emporterait son père au cimetière et qu'il ne le verrait plus, qu'il serait éternellement absent ; et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissant tout entier comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez plus encore. Ecoute-moi, Siffrein : si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh! père, je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, s'inclinant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

A l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eût qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le cercueil tenant dans sa main celle du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus, l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse avec un râlement de cordes; l'eau bénite tombe comme des larmes sur le saphin

grossier, puis un bruit sourd se répercute, la terre creuse et recouvre les planches.

Chacun s'est retiré. Seuls, la veuve et son fils regardent le fossoyeur combler la fosse.

Chaque pelletée tombe lourdement sur le cœur de la pauvre femme.

Enfin, l'homme a fini ; il plante sur la terre la modeste croix de bois noirci, essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils et s'en va en ébauchant discrètement un salut commisérateur ; le bruit de ses sabots grince sur les galets de l'allée, puis s'étoffe dans les terres meubles des sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route.

Ils sont seuls, bien seuls, l'orphelin et sa mère.

Alors celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée, cette croix à peine dégrossie, et murmure :

— Pas même une couronne :

Siffrein ne répond pas.

Le père Bartholasse, le vieux maître d'école, fut, de ce jour, surpris par l'assiduité et l'application de Siffrein.

Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Costulat lui expliqua la sagesse des premiers jours ; mais le printemps venait et il était convaincu que les premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière. Il n'en fut rien : de plus en plus Siffrein travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt, il fut le premier de sa classe.

Le maître d'école s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Siffrein demanda à sa mère de l'accompagner à l'école : elle refusa d'abord, ne voulant pas traîner son deuil en public ; mais le fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon, pourtant ? se disait-elle ; le petit n'aura rien, il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où avait lieu la cérémonie...

Mais qu'a-t-elle entendu ? C'est bien le nom de son enfant, c'est bien Siffrein Costulat que le père Bartholasse appelle ! Oui, le voilà sur l'estrade !

Monsieur le maire l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes ; et on l'appelle, on l'appelle encore, son petit Siffrein ; et il est là, devant elle, lui présentant ses palmes et son front...

La mère Costulat pleure — ces larmes consolent des autres — et, pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses prunelles.

La cour se vide aux sons de l'Orphéon communal ; la veuve s'éloigne appuyée sur le fils dont elle est fière.

Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin du logis, son Siffrein la retient et l'entraîne.

Où veut-il la conduire ?

— Viens toujours, maman !

Elle se laisse mener par la main.

Ils sortent du village, les voici à la grille du cimetière ; ils la franchissent et atteignent la tombe de celui qui les a quittés.

Alors le petit Siffrein marche droit à la